

Adeline PLANE
70, rue du petit pont
45000 Orléans
☎ 02 38 83 87 96
Email : adhagold@hotmail.com



Une belle histoire...

Je m'appelle Adeline Plane, et avant de rentrer en maîtrise d'arts plastiques à Lille, à l'âge de 20 ans, je m'étais étonnée du peu d'artistes de pays "en voie de développement" représentés dans les galeries d'art contemporain... Ne faisaient-ils pas l'art car ils n'avaient pas d'argent? La création dépendait donc du porte monnaie? Une fois offusquée de cette découverte, en licence, je me suis dit... tiens, comment faire pour prouver le contraire?

En licence, encore trop jeune et avec peu de contacts dans le milieu fermé des galeristes, et ne voulant pas en avoir d'ailleurs... je me suis tournée vers un public plus abordable et d'où tout naît... les enfants. Et en licence d'arts plastiques, j'ai donc décidé de faire un atelier itinérant de dessins, auprès d'enfants, de cultures différentes, mais d'âges identiques (entre 8 et 11 ans), et avec les mêmes thèmes de dessins et les mêmes matériaux, afin de voir comment ils réagissaient avec les mêmes bases, mais leurs cultures divergentes...Voilà donc une petite partie de ma maîtrise, là où j'explique, je narre, mon expérience de ce projet que j'ai tant aimé faire!

* * *

Voilà donc une belle histoire...

Nous connaissons peu, ou par quelques rares exemples triés, les artistes contemporains de certains pays. Peut-être est-ce parce qu'ils n'ont pas accès à la sphère qui donne les codes, ou les adresses afin d'exposer, et puis de se faire connaître. Peut-être est-ce parce que la sphère est difficile à trouver, qu'elle disparaît et réapparaît à sa guise, peut-être y a-t-il des problèmes de langues, ou peut-être est-ce tout simplement dû à leurs productions, qui ne sont pas considérées comme "exposables"; parce qu'elles sont primitives, artisanales, liées à des rites incompréhensibles, ou que sais-je encore ?

La réponse ne m'appartient pas et ce ne sera même pas le sujet de ce mémoire, mais le sujet m'intéresse, et c'est ce constat qui a déclenché mon projet : j'ai décidé d'aller voir ailleurs. Peut-on comme Dubuffet le désirait, s'affranchir de la culture ? Mon choix s'est porté vers les enfants pour diverses raisons. Ils sont ceux qui, a priori (et peut être seulement a priori) sont, comparé au reste de la population, les moins façonnés par leur environnement, ils sont les plus faciles à aborder, pour des expériences telles celle-ci . Mais serait-ce un mythe, un leurre, de croire que l'expression de l'enfant est vierge des effets de l'emprise de la culture ?

* * *

Au cours de mon année de licence, j'ai couru les lieux où les jeunes, tout comme moi, cherchent des informations pour leurs études, leurs petits emplois, leurs divers projets, et petit à petit, j'ai commencé à amasser de nombreuses adresses et informations utiles à la mise en place de mon projet. J'ai écrit à plusieurs fondations, associations, entreprises...

Le plus dur était d'abord d'énoncer clairement le projet, les causes, les buts, le public concerné... Chercher des subventions pour un projet tel celui-ci revenait à modifier mes premières intentions à l'origine purement personnelles en une action, où plusieurs autres personnes seraient acteurs et /ou spectateurs, et y trouveraient un certain intérêt. Dans ces personnes, j'inclue bien évidemment les sponsors.

Construire un projet comme celui-ci est une expérience très enrichissante, qui m'éloignait petit à petit de ma maîtrise où du schéma traditionnel que l'on s'en fait ; celui où l'étudiant s'enferme dans les diverses bibliothèques, pour rédiger un mémoire qu'un seul petit nombre de personnes lira.

L'intérêt de cette démarche est d'apprendre à élaborer un projet clair qui satisfasse un certain public, apprendre à rédiger un dossier complet, à préparer un budget prévisionnel, à le défendre devant des jurys, des commissions... Enfin, à clarifier ce que l'on expose, à construire solidement ce dont on parle, pour pouvoir répondre à tout et ne jamais se laisser surprendre. Passant mon temps à rédiger des lettres, pour diverses associations, entreprises, institutions, je recevais, échelonnées, des réponses négatives, positives, encourageantes, motivantes, décevantes...

L'entreprise Canson, le Conservatoire audiovisuel des peuples, Ecoles sans frontières, Mission Laïque française, Partenariat avec St Louis du Sénégal, Alliance Française, Ambassades, Fondation du Crédit Mutuel, Agence pour l'enseignement des français à l'étranger, Ministère des Affaires Etrangères, DRAC, Fondation Hachette, Ilford, Fiacre, Mairies, Fondation UFCV, CCSVI-Maison de l'UNESCO, SCI, Solidarités Europe Tiers-Monde, NRJ, DDRJS, Crous... entre autres, reçurent des courriers de ma part, expliquant mon projet, et y répondirent avec plus ou moins d'intérêt.

- Etape où le projet a dû être défendu sur le plan financier :

Pour la première fois, j'ai dû présenter mon projet devant un public très hétérogène, à une sorte de carrefour de jeunes initiatives, proposé par la ville de Tourcoing. Les prix étaient au nombre de trois, et les projets très divers : J'ai échoué.

Le jeudi 20 avril 2000, à la mairie d'Orléans, une commission examina mon dossier. Devant un jury composé d'élus principalement, j'ai défendu pour la première fois, " officiellement ", mon projet avec enthousiasme et conviction ; les questions étaient pointues et constituaient une sorte de test qui mettait à l'épreuve la validité et surtout la faisabilité du projet. Le lendemain, j'appelais et j'apprenais que la réponse était positive ; que le jury m'avait octroyé une bourse de 5 000 francs.

Peu de temps après, la commission du conseil d'administration de la Fondation du Crédit Mutuel du Centre, m'examinait, moi et mon projet, qui prenait de l'assurance, à chaque personne rencontrée et à chaque question posée. Cette fois-ci, pour la deuxième fois, j'avais l'impression de connaître un peu mieux le comportement à avoir, qui, en fait, ne change pas vraiment de mon attitude en général. Les jurys réunis sont plus nombreux que ceux de la mairie, mais ont l'air moins vindicatifs. Je cerne moins l'intérêt qu'ils ont à me donner de l'argent. C'est plus rapide et malgré le nombre, moins effrayant. Peu de temps après, un coup de téléphone, un courrier, et un chèque de 5 000 francs en plus.

Cela à l'air simple, à me relire, de gagner de l'argent, si rapidement et honnêtement. Cependant, il faut noter le travail à fournir avant de passer devant les diverses commissions : les bons contacts à trouver ne sont pas évidents, et cela prend du temps. Aussi, passer devant ces commissions est l'épreuve ultime et la plus réjouissante. Mais sans un dossier bien réalisé dans les règles, il n'est pas question d'y songer.

La dernière commission, la plus généreuse, mais la plus " dangereuse ", fut celle de Défi Jeunes, du Ministère de Jeunesse et Sport, que je rencontrais le 8 novembre 2000, peu de temps après mon retour du Sénégal. Une partie du projet était déjà réalisée. Les questions posées prenaient encore souvent l'allure de " pièges " : j'étais loin d'imaginer que le jury déciderait de m'offrir 10 000 francs de subvention.

Entre la dernière bourse et celle-ci, mon atelier avait déjà eu lieu au Sénégal, où j'avais passé deux mois ; les trois mois précédents étant consacrés aux petits emplois d'été, chers aux étudiants, pour arrondir encore le budget.

Expériences pratiques, contacts avec les écoles : passer du questionnement et de la réalisation théorique à l'enquête sur le terrain

Le 27 mars 2000 avait lieu mon premier atelier itinérant, à l'école Condorcet à Tourcoing. Je ne savais pas encore que mon atelier allait être itinérant jusqu'au point où il l'a été, mais j'étais heureuse de le faire fonctionner dans la ville où j'étudiais. J'ai fait dessiner leur maison à des élèves d'une classe de CM1, et leur mère, le lendemain, à ceux d'une classe de CE2. Les résultats étaient amusants et encourageants. Je me réjouissais déjà de voir les décalages qu'il y avait déjà dans une seule classe ; ce qui étaient un peu normal au nombre d'origines différentes représentées ici. j'étais impatiente de voir le reste.

Au milieu des commissions, des échecs, des déceptions et des encouragements, ce fut à partir de mai que je me rendis compte que le projet allait voir le jour et je commençais tous les préparatifs, pour le projet et pour moi-même : visites chez le médecin et à la clinique, vaccins, billet d'avions, fournitures, visas et autres formalités, contacts pour les hébergements et avec les écoles...

Le Partenariat de Lille et St Louis du Sénégal m'avait donné des adresses d'écoles dans le Nord de la France, ayant déjà travaillé avec eux, ce qui est le cas de l'école Condorcet ; mais, même s'ils possédaient une adresse électronique il était difficile de pouvoir être en contact avec eux et de fixer des choses précisément. Cela allait s'avérer du même genre sur place...

Mon amie sénégalaise, Ramata, que je remercie encore fort, avait trouvé l'adresse d'une famille de cousins, à St Louis, qui parlaient français. Comme je ne parlais pas encore wolof, et que je voulais travailler à St Louis, les autres nombreuses adresses proposées n'étaient pas des meilleures pour le projet. Il se trouve que St Louis est une ville très agréable à vivre, et propice à ce genre d'entreprise, qui a l'avantage de ne pas être la capitale.

Après les trois mois passés à trier le courrier pour arrondir la bourse du projet, j'étais très heureuse de m'envoler. Mon enthousiasme dissimulait un peu mon appréhension. J'avais déjà voyagé, rencontré des gens de diverses cultures, mais cela, en général, se limitait à l'Europe et aux Etats-Unis. Je ne savais pas du tout ce qui m'attendait.

La piste d'atterrissage, le hangar en guise d'aéroport, et les embrouilles avec un porteur me donnèrent déjà un avant goût de ce qui m'attendait à St Louis. Fin août, après la saison des pluies, le spectacle était encore plus désastreux. J'allais donc habiter une baraque, au milieu d'un quartier pauvre, pendant deux mois. Malgré les cafards et toutes les autres bestioles aimant particulièrement les eaux croupissantes jouxtant ma couche, malgré la chaleur moite, les bruits, odeurs et aliments inhabituels, quelques jours me suffirent à m'acclimater. Les écoles n'étaient pas encore ouvertes, j'avais le temps de rencontrer des personnes d'une association dont j'avais les coordonnées, des directeurs d'écoles, des enfants... et de découvrir le coin. Le chef de famille, Bilal, me servait de guide.

Certaines écoles, comme l'école française, ouvraient à la mi-septembre. C'est là que mon atelier fonctionna en premier. Je n'étais pas dépaysée, mais décidais cependant de faire fonctionner l'atelier ici : l'école accueille une majorité d'enfants nés en Afrique ou issus de famille d'européens résidents au Sénégal.

En octobre, il fallut organiser les rendez-vous dans les écoles, et bien que cela paraisse simple, (surtout qu'ici, pas besoin d'autorisations de quelque ministère ou autre institution), mais cela n'était pas évident : trouver les directeurs, leur expliquer, leur faire comprendre qu'il n'y a rien à gagner...

Il est évident que, de leur point de vue, le regard n'est pas le même. C'est d'ailleurs dans la deuxième école de St Louis, qu'une des professeurs, la seule femme, m'a traité de raciste. Suite à un incident, dû à mon appareil photo, elle s'empressa de s'écrier que je me servais de ses élèves comme des cobayes, que je les utilisais, que je ne restais pas assez avec eux...

A chaque passage de mon atelier, je laissais à l'institution des feutres, des pastels, des pots de peinture... Mais j'avais bien conscience que mon geste était plus symbolique, qu'il n'aidait vraiment. C'est dans ces moments que je comprenais que mon projet était égoïste. C'est là l'énorme faille de ce projet à mes yeux.

Dans cette école, j'ai travaillé avec six classes d'environ soixante élèves chacune, et il fallait faire vite, car le directeur ne voulait pas que je leur prenne tout leur temps... Heureusement, les autres professeurs étaient très heureux de pouvoir faire dessiner leur élèves, et m'aidaient très volontiers et avec efficacité. En deux jours il fallait terminer le projet dans cette école de Pikine, tout près de chez moi.

Tout de suite après, l'atelier continuait à l'école Charles Legros Diallo. Mon œil gauche souffrait d'un virus, qu'ils appellent Apollo, qui me gênait et me faisait souffrir. Un jour où l'atelier eu lieu, des trombes d'eau s'abattirent pendant des heures, et nous furent bloqués à l'école. nous étions le dix-huit octobre et la saison des pluies touchait à sa fin.

Je fonctionnais toujours, ou presque, classe par classe. Arrivant dans l'une d'elles, je me présentais et présentais le projet, puis, je distribuais le matériel, après avoir énoncé le thème du dessin demandé. Je les laissais libres, les rappelant plus ou moins souvent régulièrement au silence, pour éviter qu'une idée fasse le tour de la classe. Je passais dans les rangées, essayais de parler avec chacun pour comprendre ou écouter. En ce qui concerne la peinture, il était parfois dur de trouver les récipients, pour l'eau ou les couleurs ; ce ne sont pas des endroits qui regorgent de pots de petits suisses lavés. Il y avait les trois couleurs primaires, du blanc et du noir ; je ne faisais les mélanges que lorsqu'ils me demandaient, et sinon les laissais maîtres de leur œuvre.

A l'association de développement de Diamaguène, les enfants arrivaient volontiers par dizaines, et un mercredi après-midi, les pinceaux virent à manquer : les enfants, étonnés, peignèrent avec leurs doigts... Ce fut très amusant, et même des adultes virent se joindre à nous.

Au Sénégal, j'ai dû récolter environ huit cent cinquante à neuf cents dessins, en comptant toutes les écoles, sachant que les six thèmes n'ont pas été traités dans toutes les écoles, et que l'emploi des diverses techniques a été alterné.

Je rentrais en France, mon estomac et mon cœur s'en réjouissaient. Le vingt cinq octobre 2001, je subissais une différence de température extrême : je passais de trente sept degrés à sept degrés, en l'espace d'environ six heures. En France, je finis la préparation de mon prochain voyage, je réhabituais mon estomac qui avait souffert, je commençais à me documenter, tranquillement...

Et enfin, arriva le jour tant attendu, le sept janvier 2001, où je m'envolais pour ce pays si mystérieux à mes yeux. La semaine précédant le départ, j'étais moi-même impressionnée par mon humeur étrange, je passais des larmes aux rires, et vice-versa. J'étais très lunatique.

Je partais un dimanche, l'ambiance était moins tendue qu'à mon dernier départ, je m'étais mieux organisée pour les bagages, et n'avais, cette fois-ci, pas de supplément exorbitant à payer. Même ma famille semblait rassurée. Ce n'était pas mon cas, l'Inde m'attirait et m'effrayait en même temps ; ce qui est souvent le cas pour ce genre de choses, ou ce genre de personnes, celles que vous voulez tellement connaître qu'elles vous intimident. Maupassant disait cette phrase pertinente, que l'on a peur de ce que l'on ne connaît pas. Et peut-être était-ce bien le cas.

A Muscat, dans les Emirats Arabes, j'évacue toutes mes angoisses lors de quelques notes de guitares à l'escale ; le voyage en Inde commence par des rencontres de beatniks !

Le second avion, me met rapidement dans l'ambiance, il est blindé d'indiens, une odeur particulière se dégage, mon voisin me demande de lui remplir sa fiche de débarquement... Mais qu'est-ce que ce regard étrange ?

Lorsque l'avion descend, vers Madras, mon estomac se serre, mon cœur semble battre à une allure inimaginable, je vois les premières lueurs, et lorsque les roues touchent terre, l'angoisse me paralyse sur mon siège. J'imagine mes yeux exorbités. Un des beatniks, sixième voyage en Inde, un habitué, se met à crier " Mama India ! ", je ne le comprends pas du tout, cette aisance, cette familiarité et cette décontraction me sont plus qu'étrangères.

Je passerais les détails, le premier petit déjeuner indien, le taxi, plus beau qu'au Sénégal, mais plus fou, la fatigue qui m'anéantissait mais mes yeux émerveillés m'empêchant de trouver les bras de Morphée... La première étape était Pondichéry, quel hasard, j'avais une adresse, fournie par un indien d'Orléans, que je ne connaissais pas tellement. Il s'avéra que ce contact fut un désastre, les personnes peu aimables (de riches indiens ayant voyagé en Europe) me mirent vite à la porte. Le voyage commençait ! Heureusement, les rencontres furent meilleures par la suite.

A Pondichéry, je restais deux semaines, et travaillais efficacement à mon atelier, qui eu lieu à trois endroits différents. Dans un orphelinat, dont j'eus l'adresse par des religieuses, l'expérience fut magnifique, nous travaillions par terre, et ils étaient en majorité très intéressés. Il n'y avait que des garçons. Nous avons fait de la peinture, et ils étaient tellement heureux, que leur joie se ressentait même lorsqu'il fallait nettoyer. La communication était amusante, car aucun ne parlait anglais, leurs deux " professeurs " aussi. La discussion se faisait par geste, et à l'aide des quelques mots d'anglais d'un des orphelins, adorable.

L'atelier eu lieu aussi dans une structure appelée Volontariat, qui entreprenait énormément de choses avec des enfants et adultes des rues, au point de vue de la santé, de l'éducation... Il y avait, grâce au Volontariat, des cours du soir, et c'est là que j'intervenais. Les cours commençaient à cinq heures et demi, et étaient interrompus par une petite pause lors de laquelle les enfants, à la queue leu leu, allaient chercher leur verre de lait. Tout élève français devrait aller voir la sagesse, le respect et le calme dont faisaient preuve ces enfants. Il est incroyable de se rendre compte de cette différence. En général, les enfants indiens rencontrés sont souvent très disciplinés, ordonnés et calmes, sans pour autant que cette sagesse soit dictée à l'aide de quelque cri ou bâton. Cela semble " naturel ". Les professeurs étaient d'une grande aide, très patients et serviables. Ce fut aussi une grande chance pour moi de pouvoir intervenir au Volontariat.

Le dernier endroit où eu lieu l'atelier fut beaucoup moins riche en découvertes, ce fut à l'école française de Pondichéry. L'ambiance fut cependant très bonne, et les enfants aussi très appliqués et inventifs.

Je laissais dans les deux premières écoles, du matériel de peinture et des feutres... Je ne gardais sur moi que quelques boîtes de pastels ; je devais retrouver le reste de mon matériel à Jaipur. Les enfants que je rencontrerais sur ma route, en remontant vers le nord, par la côte ouest, n'auraient pas le choix du matériel, mais je ne pouvais pas transporter trop de charges dans les conditions où je voyageais. Je laissais même tous les dessins réalisés à Pondichéry, dans la librairie française, Kailash, où j'avais d'ailleurs logé pendant une semaine : leurs propriétaires rentraient en France en mai. Ils m'ont en effet ramené tous les dessins que je récupérais à Paris en rentrant.

Ma route n'était pas tracée précisément et je me laissais guider au hasard des rencontres. De toutes façons, la meilleure manière de travailler dans des endroits reculés, avec des gens du pays, qui sont les plus susceptibles de représenter leur culture, est d'y aller " à l'aventure ". Les établissements joignables de France, auraient été des établissements déjà " atteints " par l'Occident. Et j'avais déjà l'exemple des écoles françaises pour me rendre compte de ce mélange. Je me dirigeais d'abord vers Auroville, une communauté, à quelques kilomètres de Pondy, où j'avais passé deux jours la semaine précédente, et où j'avais rencontré des personnes intrigantes. Je n'y passais que trois jours de plus, un peu déçue. De Auroville à Mahabalipuram, de Mahabalipuram à Hampi, de là à Mysore, pour ne citer que les grandes villes, mon voyage se faisait sans véritables encombres, et avec des compagnons différents à chaque fois. Les transports étaient épiques, et je m'y habituais tout doucement. Il en était de même pour la musique, et les voix hautes perchées. Je faisais du tourisme avec modération, mais visitais tout de même les ruines de Hampi (à vélo, comme c'est agréable), merveilleuses, les divers temples, les palais... Certains endroits sont magiques, l'encens et les épices contribuant à les rendre encore plus envoûtants.

Après Mysore, une semaine riche m'attendait : j'allais habiter dans un camp de réfugiés tibétains, un des plus grands. Je m'étais déjà intéressée à la mystérieuse culture tibétaine, mais là, très modestement, j'ose dire que je me suis sentie un peu parente d'Alexandra David-Neel. J'étais interdite. Le calme et la sérénité, contrastant avec le grouillement des sens de l'Inde, me rendaient admirative, confiante, et émerveillée. En effet, je découvrais encore un autre pays, et les dessins que j'eus l'honneur de faire dans une école monastique, étaient emprunts d'une toute autre culture.

La route qui suivait était longue et se devait d'être entrecoupée de haltes. Je m'arrêtais à Gokarna, où se préparait la fête de Shiva, puis Bombay, où l'on ressent bien les forts contrastes indiens : la puanteur et les parfums, l'extrême richesse et les rongements de la pauvreté, la cacophonie et le silence envoûtant...

Jaipur, où une maison m'attendait, dans la banlieue résidentielle, n'est pas une ville que je chéris. J'y reste pourtant et travaille dans trois écoles, dont deux riches, impressionnantes. La proviseur de la plus riche des deux me pose des tas de questions, ce qui m'est jusqu'à lors peu arrivé ; elle veut tout savoir du projet, elle a raison, et accepte après entretiens que j'intervienne dans six classes. Les professeurs montrent plus de retenue dans leurs démonstrations d'amitié soudaine pour l'occidentale que dans les autres écoles indiennes. Jaipur grouille de vie, de monde, de sons et d'odeurs comme toutes les autres villes, mais il y a cette ambiance de commerce malsain qui règne. Tous les étrangers sont ici pour acheter en grande quantité vêtements, bijoux et pierres semi-précieuses, artisanat indien fabriqué à la chaîne pour qu'ils puissent aller faire festivals et marchés occidentaux où ils vendent leur dose d'exotisme, pour ensuite retourner se promener les six mois d'hiver... Et dans ma banlieue, c'est un calme peu mystique, qui ne me convient que peu. Heureusement, il y a un ashram pas loin où j'apprends des choses très intéressantes.

Je laisse mes affaires pour aller une semaine dans le Shekhawati, région encore peu fréquentée par les touristes pour aller rejoindre une ancienne professeur d'art plastiques en France, Nadine Le Prince, peintre de trompe-l'œil qui vit dans une petite ville indienne, près de la frontière avec le désert du Thar, dans une de ces havelis, maisons des vents, délaissés par leurs propriétaires, les richissimes marchands de la route de la Soie, allés faire fortune à Bombay ou à Calcutta. Ces palais sont magnifiques, et pourtant tombent en ruines et sont pillés petit à petit. Je travaille là dans une école bien sympathique où une des professeurs, se prend d'une amitié soudaine pour moi et ne veut plus me quitter. Avec Nadine, nous organisons des concours de dessins, et nous assistons à des représentations théâtrales... Et je découvre le travail des peintres de miniatures, et ce qu'ils font pour restaurer le palais, très intéressant.

Après avoir vu Madras et Bombay, la perspective de voir Dehli m'effraie un peu. Je n'y fais que passer. Je m'en vais (comme les transports en bus sont amusants !) dans les montagnes, à Daramshala, là où se trouve le gouvernement tibétain en exil. A nouveau je change de monde, c'est merveilleux. Descente ensuite dans l'Uttar Pradesh, aux sources du Gange, dans un autre camp de réfugiés, je reste deux semaines, retrouvant un ami professeur du camp du Sud. Je loge à deux pas de l'école, et je peux donc régulièrement y faire fonctionner l'atelier. Je m'improvise même professeur, et accompagnatrice le dimanche, lors des sorties à la rivière.

* * *

La mise en place des ateliers : trois invariants :

- L'âge des enfants :

L'atelier a lieu pour des enfants âgés de sept à douze ans en général, parce qu'à cet âge, ils ont commencé à lire et à écrire dans la majorité des cas, et que le dessin n'est donc plus leur seul mode de communication. La maturité ou le regard qu'ils ont sur leur environnement (nous en reparlerons plus tard), leur permet de dessiner des éléments représentant quelque chose d'existant, sans pour autant que ce soit toujours le cas. Non pas qu'il faille représenter le réel tel qu'il est vu, mais avant six ou sept ans, le gribouillage est moins intéressant pour celui qui n'est pas expérimenté en leur analyse, pour autant qu'il y en ait une de valable. Au-delà de sept ans, s'il y a abstraction de figure, cela est volontaire et donc intéressant.

- Le matériel :

Le matériel choisi est rigoureusement le même pour les différents pays, et acheté en France :

- des pastels gras, de la marque Dalbe, par boîte de vingt-quatre couleurs différentes, de relativement bonne qualité, en bâton non taillés.
- des feutres de couleurs, en grande quantité à pointes fines (vingt-cinq couleurs différentes), et en quantité moindre à grosses pointes.
- de la peinture, achetée en pots d'un litre, et uniquement en couleurs primaires et en noir et blanc. La peinture était ensuite distribuée dans pots ou plats, non mélangée. Je ne procédais aux mélanges, pour obtenir couleurs secondaires et tertiaires, qu'à la demande particulière.

La peinture est abandonnée petit à petit, à regrets, ceci étant dû à l'utilisation et la mise en place parfois compliquée. Les mélanges des couleurs, par exemple, n'étant pas acquis partout, demandait un " cours " en plus, qui n'était pas dispensé également. Les résultats étaient souvent sales, et le matériel manquait concernant les pots et palettes. La peinture demande plus d'attention et de matériel, et je ne savais pas avant de partir, que j'aurais à faire à des classes de soixante élèves et parfois plusieurs à la fois.

- Les thèmes de dessins :

Leur maman, leur maison, un animal, un arbre, leur plat préféré, la joie

Ces six thèmes ont été choisis pour leur " caractère universel ", je veux dire par-là qu'ils sont des thèmes que l'on peut traiter dans tous les pays : tout le monde a, ou a eu une mère, une maison ou quelque chose qui s'y apparenterait, un lieu de vie, a déjà vu un arbre, et un animal, a déjà mangé, et j'espère, a déjà été heureux.

Et si tout cela n'a pas été vu ou vécu - ce qui n'est heureusement pas le cas pour les enfants de l'atelier, il peut l'être, avec plus ou moins d'efforts, dans le rêve ou l'imagination.

Il faut en effet noter qu'à chaque présentation et début d'atelier, j'encourageais les enfants peu sûrs d'eux, ou hésitants, à creuser dans leur imagination pour pouvoir produire quelque chose. Le but, comme je l'ai déjà évoqué, n'était pas de reproduire leur réalité quotidienne, mais de donner leur propre vision du thème proposé. J'encourageais très fortement l'imagination ? Et je contrôlais les copiages éventuels, et les paroles véhiculant des idées influentes.

Ces thèmes sont simples et relativement faciles à aborder, et ensuite riches de comparaisons possibles et d'analyses éventuelles. Il y a seulement le thème de la joie qui a un peu perturbé les enfants, puisque, évidemment, il s'agit de représenter une notion abstraite. Ils ont, cependant, avec un temps de réflexion que j'encourageais à être le moins long possible, pour laisser à la spontanéité une place de reine, répondu à la question avec enthousiasme et bien souvent originalité.

Adeline PLANE

70, rue du petit pont
45000 Orléans

☎ 02 38 83 87 96

Email : adhagold@hotmail.com

Adeline PLANE

Née le 17 novembre 1979
70, rue du petit pont
45000 Orléans
☎ 02 38 83 87 96
adhagold@hotmail.com

◆ FORMATION

- Novembre 2001 Maîtrise d'Arts Plastiques (mention Bien) Université de Lille III
- Juin 1997 Baccalauréat série L option Arts et LV2 Académie d'Orléans-Tours

◆ EXPERIENCE

- Janvier 2003 à ce jour: Educatrice spécialisée en Maison d'Enfants à Caractère Social
- D'Oct. à Déc. 2002 Séjour en camps de réfugiés tibétains, bénévole dans des ONG locales.
- Juillet et Août 2002 Animatrice et responsable en séjours pour adultes handicapés mentaux
- Juin 2002 Conditionnement en textile, Hays Logistique, Orléans
- De Janvier à Mai 2002 Professeur d'expression artistique pour enfants tibétains réfugiés handicapés ou ayant des troubles du comportement- Dehra Dun, Inde
- De Sept. 00 à Juin 2000 Création d'un atelier de dessins itinérant en France, en Afrique et en Inde - Projet lauréat d'une bourse Défi Jeunes, de la Mairie d'Orléans et du Crédit Mutuel (étude sur les influences culturelles, exposition ...)
- Août 2000 Animatrice en séjour à thème adapté pour adultes handicapés mentaux
- Juillet 2001 Intervenante arts plastiques en CLSH, Orléans la Source
- De Juin à Août 2000 Agent de service au tri postal du CDIS d'Orléans
- Septembre 1999 Bibliothécaire à la médiathèque d'Orléans la Source
- Juin 1998 Serveuse au restaurant Jean Bouin – Paris 16^e
- De Février à Avril 1998 Commis de cuisine à la crêperie Beurepaire II –Lille
- 1996/1997/1998 Gardes hebdomadaires d'enfants
- 1996/1997 Professeur en cours de dessin particuliers hebdomadaires
- Avril/Mai/Août 1997 Agent de service au tri postal du bureau Charles de Gaulle-Orléans
- Août 1995/1994 Commis de cuisine en centre de vacances et de loisirs (Perros-Guirec)

◆ DIVERS

- Anglais parlé et écrit couramment (sept séjours en immersion totale à Londres, séjour de trois mois aux Etats-Unis, plusieurs séjours à l'étranger , etc...)
Notions de tibétain
- Intérêt très vif pour les échanges culturels internationaux : Participation à des chantiers bénévoles internationaux divers : rénovation d'un four à pain à l'ancienne en Auvergne, nettoyage et aménagement d'une rivière et de ses berges...
- Arts : Peinture, histoire et culture artistique, gravure, photographie, cours de sculpture suivis en atelier, créations de vêtements, réalisations pour le 12^e Forum des Droits de l'Homme d'Orléans...
- Permis B, conduite de minibus